

REVUE BELGE
DE
NUMISMATIQUE
ET DE SIGILLOGRAPHIE

PUBLIÉE

SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE NUMISMATIQUE.

DIRECTEURS :

MM. LE V^{ic} B. DE JONGHE, LE C^{ie} TH. DE LIMBURG-STIRUM ET A. DE WITTE.

1910

SOIXANTE-SIXIÈME ANNÉE.



BRUXELLES

J. GOEMAERE, IMPRIMEUR DU ROI,

Rue de la Limite, 21.

1910

L'AS ET LA LIBELLA

DE

VOLUSIUS MÆCIANUS.

La récente étude de M. Dattari sur le sesterce romain, publiée dans la *Revue Numismatique (française)* doit être considérée comme une manifestation de l'incertitude qui règne encore dans les esprits sur l'organisation de la monnaie impériale romaine. On reconnaît en général l'insuffisance des solutions proposées par Mommsen, mais on ne peut se mettre d'accord sur le choix d'une théorie nouvelle.

M. Dattari est un novateur, mais sa tentative n'est pas heureuse; ses prémisses et ses conclusions sont également chimériques.

L'auteur voudrait rattacher les monnaies impériales romaines à deux hypothétiques unités pondérales. L'une, la livre attique de 327 grammes, inventée par M. Haeberlin sans raison apparente et dont certes les Athéniens ne se sont jamais servis; l'autre, la livre osque (?) de 273 à 288 grammes, dont les Romains probablement aussi n'ont jamais fait usage.

Ce point de départ fautif est d'autant plus fâcheux pour l'auteur qu'il se fait des systèmes monétaires romains une idée plus simple. On tailloit, nous dit-il, dans une livre attique d'aurichalque, douze triens ou six quadrans, etc., et dans une livre osque de bronze, six sesterces ou douze dupondii, etc. Les monnaies de bronze romaines sont donc essentiellement pour lui des fractions aliquotes de la livre osque; et comme la livre osque n'a jamais existé, les fractions en sont également imaginaires.

Nous pourrions nous contenter d'enregistrer le fait sans plus nous occuper du mémoire de M. Dattari, mais les questions qui en font l'objet sont les plus importantes de la numismatique romaine et leur examen à nouveau ne peut qu'être utile à la science. Et ce sera surtout pour développer et préciser nos anciennes démonstrations que nous discuterons cette étude.

L'auteur paraît sincèrement convaincu du caractère effectif et réel de toutes les monnaies romaines, et il est fort regrettable qu'une aussi judicieuse conception générale des faits l'ait aussi mal servi.

Son échec est dû, sans doute, aux espèces de monnaies romaines dont il s'est occupé d'abord et qui appartiennent au système monétaire de Dioclétien, le plus complexe et le plus difficile à rétablir de tous les systèmes monétaires de l'empire romain.

Il est tout à fait impossible d'utiliser les monnaies de la tétrarchie, qui nous sont très mal connues, pour essayer de retrouver l'organisation du système monétaire d'Auguste ou de Néron, et, bien au contraire, c'est l'étude des systèmes monétaires des premiers empereurs, relativement faciles à retrouver, qui jette un peu de lumière sur la situation monétaire romaine de la fin du III^e siècle.

M. Dattari devait donc nécessairement échouer en se lançant dans cette voie, et tous les résultats qu'il croit avoir obtenus sont fictifs. Ainsi, c'est une erreur de croire, comme il le fait, qu'il existe une analogie quelconque entre les liens qui rattachent entre elles les diverses monnaies dioclétiennes et les relations réciproques des monnaies de bronze et d'aurichalque du système d'Auguste. Et le prétendu rapport de 1 à 2 1/2 entre le bronze et l'aurichalque chez les Romains qu'il en a dégagé ne repose ainsi sur rien de sérieux.

Cette question du rôle monétaire de l'aurichalque dans la numismatique romaine est encore fort mal connue, malgré de nombreuses controverses.

L'aurichalque, au dire de Pline, était presque aussi précieux que l'or, non sans doute à cause de sa rareté ou de sa valeur marchande, mais du fait de sa belle couleur et de son vif éclat. Si on voulait voir dans ce passage de Pline une allusion à la valeur relative des deux métaux, on devrait attribuer à l'aurichalque un prix beaucoup plus élevé

que deux fois et demie la valeur du bronze pour rendre l'hypothèse vraisemblable. En effet, l'or valait à Rome plus de mille fois son poids de bronze; et si l'on admettait la proportion proposée par M. Dattari, l'or aurait valu encore au moins trois cents fois son poids d'aurichalque. On ne peut guère prêter à Pline une aussi audacieuse hyperbole que le rapprochement du prix de ces deux métaux dont l'un valait trois cents fois plus que l'autre.

Aujourd'hui, le cuivre, le bronze (alliage de cuivre et d'étain) et le laiton ou aurichalque (alliage de cuivre et de zinc) ont des valeurs très voisines, et il est fort probable qu'il en était de même dans l'antiquité.

Pline nous apprend que de son temps on fabriquait des as en cuivre et des dupondii en laiton; or les dupondii marqués de Néron pèsent sensiblement le double des as marqués de cet empereur; les matières qui servaient à fabriquer ces deux sortes de monnaies devaient donc avoir des valeurs très voisines.

M. Dattari fait quelquefois des observations très justes. On ne saurait, nous dit-il, sans conséquence supposer que les Romains employaient à la fois des monnaies ayant une seule et même valeur et formées de métaux différents. Cela est vrai; mais l'auteur se contredit lui-même lorsqu'il admet l'existence de sesterces de bronze valant, à son dire, le *quart du denier* à l'époque d'Auguste,

où l'on frappait encore en argent des *quarts de denier* qui auraient fait double emploi avec les sesterces de bronze.

C'est très justement aussi que l'auteur considère comme des monnaies contemporaines les diverses quantités dont se sert Volusius Mœcianus pour effectuer ses calculs. Mais son interprétation de la méthode exposée par Mœcianus ne nous satisfait aucunement.

Nous allons reprendre l'examen de ce texte important pour en fixer définitivement le caractère.

Volusius Mœcianus se propose dans son petit traité d'enseigner aux jeunes Romains une méthode mnémonique, facile à retenir, pour exprimer et figurer, à l'aide des pièces de monnaies divisionnaires du denier alors en usage, la suite successive des fractions seizièmes du denier depuis un jusqu'à seize.

L'emploi de cette méthode nous apprend d'abord que les Romains devaient faire un usage très fréquent de cette fraction $\frac{1}{16}$ et de ses multiples successifs, et qu'ils éprouvaient même le besoin de représenter aisément le demi-seizième, le seizième et demi, les deux seizièmes et demi et les trois seizièmes et demi, toutes fractions qui n'ont aujourd'hui pour nous aucun intérêt spécial. Ce fait paraîtrait singulier si nous ne savions que les Romains pendant plus d'un siècle et quart ont fait usage d'un denier valant seize as. Par

suite, tous les comptes pécuniaires où il était question de fractions du denier se soldaient en seizièmes et demi-seizièmes. Cela avait rendu usuel et familier le mode de division en seize, et les Romains s'en servaient, sans nul doute, pour partager des objets et des choses très différentes du denier.

Notre petit traité peut même servir à démontrer — nous l'établirons tout à l'heure — que le mot *as* était devenu pour les Romains un véritable synonyme de la fraction $\frac{1}{16}$ elle-même, par un phénomène en tout semblable à celui qui fit du mot *once* un synonyme de la fraction $\frac{1}{12}$ chez les Romains.

C'est avec l'aide des monnaies en usage de son temps que Volusius Mœcianus se propose de figurer et d'exprimer la suite successive des fractions seizièmes du denier. Pour comprendre le mécanisme de sa méthode, il faut commencer par se rendre bien compte de la nature des monnaies dont il veut se servir et qui sont au nombre de six : l'once, la semi-once, le *sicilicus*, la *libella*, la *singula* et le *teruncius*. Les deux plus importantes parmi ces espèces sont la *libella* et le *sicilicus*.

Le mot *libella* chez les Romains avait un sens très précis qui a été généralement méconnu ; la *libella* était l'*as monétaire réduit* des Romains. A l'origine, le mot *as* servait à désigner à la fois

l'unité pondérale et la livre pesant de bronze, l'unité monétaire romaine.

C'est probablement lors de la première réduction de l'as que l'on commença à se servir du diminutif familier *libella* pour distinguer la nouvelle unité monétaire réduite de l'ancienne, et depuis lors ce mot servit toujours à désigner l'as monétaire en usage.

La *libella* de la première réduction pesait deux onces.

La *libella* de la seconde réduction pesait une once.

La *libella* de la troisième réduction pesait une demi-once.

Cette acception du mot *libella* nous paraît indubitable, et la *libella* de Volusius Mæcianus est bien certainement l'as du système monétaire contemporain, c'est-à-dire l'as du système monétaire de Néron.

La demi-*libella* ou *singula* était un semis.

Le *teruncius*, comme son nom l'indiquait, du reste, est un quadrans ou quart d'as.

Examinons maintenant la nature du *sicilicus* ; cette monnaie valait le 48^e du denier. Or, nous savons que le denier de Néron portait chez les anciens le nom de drachme attique ; et comme le poids de ce denier est très différent de celui de la vraie drachme attique, ce nom ne peut s'expliquer que par analogie. Le denier ou drachme néoattique de Néron occupait sans doute dans le système

monétaire de ce prince la même place que la drachme solonienne dans le système monétaire des Athéniens. La vraie drachme attique se divisant en 48 chalques, il était dès lors naturel de retrouver parmi les monnaies divisionnaires de bronze du denier de Néron des 48^{es}, et le sicilicus 48^e de ce denier n'est pas autre chose que le *chalque néo-attique* de la drachme attique de Néron.

La semi-once ou double sicilicus était un *dichalque* néo-attique.

L'once ou quadruple sicilicus était un *tétrachalque* néoattique. La détermination de ces six espèces de monnaies est ainsi déjà tout à fait complète, mais on peut aller plus loin encore et retrouver même le poids normal de ces diverses monnaies. On doit remarquer pour cela que le denier de Néron, pesant trois scrupules, était une monnaie qui valait en argent exactement les trois quarts du premier denier romain de quatre scrupules et que, par suite, sa valeur en bronze devait être assez voisine des trois quarts de la valeur en bronze du denier de quatre scrupules. Comme le denier de quatre scrupules valait vingt onces (dix as de deux onces), le denier de Néron en valait environ quinze; ce ne serait là qu'une valeur approximative à cause de la variation éventuelle du cours des métaux, si un texte métrologique ne venait heureusement la confirmer et fixer précisément à ce chiffre la valeur en bronze du denier de Néron.

Parmi les fragments métrologiques recueillis par Hultsch (1), il en est quelques-uns qui nous ont conservé le souvenir des valeurs successives par lesquelles a passé le denier romain au cours des siècles.

Or, deux de ces textes attribuent à ce denier une valeur de quinze onces.

Δηναρίον εταθμί]ει λίτραν μίαν ουγκίας τρεῖς. (Hultsch, M. S. I., 305, 3.)

... ἔχοντος ἐκάστου δηναρίου λίτραν ἄ καὶ οὐγκίας γ'.
(Hultsch, M. S. I., 308, 21.)

En rapprochant ces textes de notre évaluation approximative, on ne peut hésiter à reconnaître qu'ils visent le denier de Néron. Ainsi le denier de Volusius Mæcianus ou denier de Néron valait exactement 15 onces ou 360 scrupules de bronze et la libella 40^e du denier de Mæcianus pesait 9 scrupules ou 10^{gr}.20. C'est donc là le poids théorique de l'as du système de Volusius Mæcianus; et comme les as marqués de Néron que nous possédons atteignent très rarement le poids de 11 grammes et pèsent ordinairement 7 à 8 grammes, on peut dire que les poids effectifs des as marqués de Néron confirment pleinement notre poids théorique et, par suite, le caractère même que nous avons attribué à la libella de Mæcianus.

Ainsi l'as ou la libella pesait . . .	10.20
la singula — . . .	5.10
le teruncius — . . .	2.55.

(1) *Metrolog. Script. Reliquæ*. Lipsiae, 1864, vol. I.

Le poids normal du sicilicus de Mœcianus est tout aussi remarquable que celui de sa libella.

Le denier de Néron valant 360 scrupules de bronze, son 48^e ou le sicilicus pesait 7 1/2 scrupules ou 8.52

la semi-once ou double sicilicus pesait 17.04

l'once 34.08

Pour se rendre bien compte du caractère romain de ces trois monnaies, on doit remarquer que les sesterces de bronze du système monétaire d'Auguste pesaient deux as et demi, semi-onciaux $13.65 \times 250 = 34.08$, c'est-à-dire précisément autant que les onces de Néron; or, ces sesterces d'Auguste sont les grands bronzes romains de l'époque, et il en ressort clairement que Néron continua à fabriquer de grands bronzes du même poids que les sesterces de bronze d'Auguste, mais qui avaient un caractère monétaire différent. Les sesterces de bronze d'Auguste étaient des 16^{es} de son denier d'argent, les onces de Néron des 12^{es} de son denier.

Le côté grec de ces monnaies est encore plus intéressant que leur côté romain. Comme les onces de Volusius Mœcianus ont un poids précisément égal à celui des sesterces de bronze marqués émis par les amiraux des flottes de Marc Antoine, et qui portent l'indice de valeur grec Δ, et comme d'autre part ces onces représentaient pour les Romains des tétrachalques néoattiques, il en résulte que le sicilicus de Mœcianus nous repré-

sente précisément l'unité grecque ou le chalque dont le sesterce de Marc Antoine était le quadruple.

Ce sicilicus avait ainsi un poids normal égal à celui des pièces marquées A dans la série des monnaies marquées de Marc Antoine, et la semi-once, un poids normal égal à celui des pièces marquées B dans cette série.

Volusius Mœcianus ne s'est pas servi pour ses calculs du sesterce de Néron, que l'on fabriquait en laiton, au dire de Pline, et dont le poids normal était probablement de 22 1/2 scrupules; cette monnaie valait trois sicilicus et représentait ainsi un trichalque néo-attique, équivalent des monnaies marquées Γ dans la série marquée de Marc Antoine.

Nous avons toujours considéré l'unité grecque des monnaies marquées de Marc Antoine comme représentant le chalque 60° de la drachme d'Alexandre, et c'est là, très probablement, son véritable caractère; son poids normal est mathématiquement égal à celui du sicle 60° de la mine assyrienne.

Néron l'adopta certainement sous le nom de sicilicus comme chalque néo-attique 48° de sa drachme d'argent, et il monnaya ainsi pour la première fois à Rome une espèce monétaire de bronze familière depuis longtemps aux habitants des provinces qui avaient fait partie du vaste empire d'Alexandre.

Ainsi, à côté des dupondii et des sesterces en laiton mentionnés par Pline, Mœcianus nous fait connaître six autres monnaies romaines du système de Néron, l'ensemble des monnaies divisionnaires du denier à cette époque est donc le suivant :

	Poids normal.
Dupondius de laiton	20,40
Libella ou as.	10,20
Singula ou semis	5,10
Teruncius ou quadrans	2,55
Once ou tétrachalque néoattique	34,08
Sestercé de laiton ou trichalque néoattique	25,56
Semi-once ou dichalque néoattique	17,04
Sicilicus ou chalque néoattique	8,52

Les quatre premières de ces monnaies sont romaines et les quatre dernières ont au contraire un caractère grec bien tranché; ce sont des monnaies d'empire en rapports de valeurs probables avec la plupart des bronzes provinciaux.

Il nous reste à dire quelques mots de la méthode elle-même employée par Volusius Mœcianus pour former à l'aide de ces diverses monnaies le seizième du denier et ses multiples. Nous avons démontré depuis longtemps (1) que cette méthode suppose implicitement l'existence d'un denier

(1) Voir notre *Examen critique d'une nouvelle théorie de la monnaie romaine*, dans la *Revue belge de Numismatique*, 1901 (57^e année), pp. 299 et suiv

contemporain ayant une valeur différente de seize as. Notre démonstration nous paraît irréfutable, et nous ne voyons pas sans quelque surprise un aussi grand nombre de savants persister à croire que le denier de Marc Aurèle avait conservé une valeur de seize as.

Nous allons essayer aujourd'hui de rendre cette démonstration plus évidente encore, et pour cela nous nous transporterons par la pensée à l'époque républicaine où l'as pesait une once et où le denier valait effectivement seize de ces as. Si l'on avait voulu alors procéder comme le fait Volusius Mæcianus et essayer à l'aide des monnaies de figurer et d'exprimer le seizième du denier, pouvait-on avoir le choix des méthodes? On possédait une monnaie effective, l'as, qui à elle seule représentait le seizième; on devait nécessairement s'en servir pour cela :

deux as signifiaient deux seizièmes;

trois as, trois seizièmes,

et ainsi desuite : le semis était synonyme du demi-seizième; on pouvait représenter même le quart du seizième à l'aide du quadrans. Qui pouvait à cette époque songer à recourir à l'aide des onces, des semi-onces et du sicilicus, et à quoi pouvait servir la méthode enseignée par Volusius Mæcianus?

Cette méthode était donc alors tout à fait inutile et son emploi, par suite, absolument invraisemblable.

A l'époque, au contraire, où la valeur du denier ayant été modifiée, l'as monnaie cessa de valoir le seizième du denier, cet as monnaie devint par cela même impropre à représenter les seizièmes.

Pour pouvoir continuer à se servir des monnaies à cet effet, on fut donc obligé de recourir à d'autres espèces monétaires, et c'est alors, et alors seulement, que l'on a pu songer aux onces, aux semi onces et au sicilicus, et que l'on inventa la méthode que nous à conservée Mœcianus. Ainsi, non seulement le denier contemporain de Volusius Mœcianus ne valait plus seize as, mais la raison d'être de la méthode qu'il nous enseigne réside dans le fait même que ce denier ne valait pas seize as.

Les *as* de Volusius Mœcianus ne sont donc nullement des as monétaires, ce sont de simples fractions seizièmes du denier, qui n'ont de l'as que le nom. Le mot *as* dans ce texte est ainsi un simple synonyme du seizième et cette synonymie fréquente chez les Romains a été la cause de toutes les erreurs.

La *libella* seule est l'as monétaire véritable contemporain de Volusius Mœcianus.

Le denier de Néron valait quarante as et le sesterce, dix as.

M.-C. Soutzo.